

partagent avec lui le droit de paraître en présence de ses femmes. Un des Européens qui connaissent le mieux la Chine, pour y avoir longtemps vécu, M. Deveria, premier interprète du Ministère des Affaires étrangères, nous fournit un détail curieux sur les fonctions intimes que les eunuques remplissent auprès de leur maître : « Dans une salle du *Kien-tsing-kong* (le palais de la Pureté Céleste) se trouve une collection d'autant de fiches de jade qu'il y a de femmes au palais ; leur nom y est gravé et lorsqu'une de ces fiches a été retournée par le souverain, l'eunuque de service va suspendre le soir une lanterne à la porte des appartements de la femme ainsi choisie. Celle-ci, comprenant ce signal, attend qu'un eunuque vienne l'emporter sur son dos, enveloppée seulement d'un grand manteau rouge sans manches. Le même eunuque est chargé de dresser, dans la matinée du lendemain, un rapport qu'il présente à un délégué spécial de la Cour des Censeurs.

On a vu souvent à la cour de Pékin, comme autrefois dans les cours de l'Orient byzantin et musulman, un eunuque usurper, par le caprice du prince ou d'une favorite, une grande situation dans l'État. L'histoire chinoise est pleine de conspirations de palais, dirigées contre la puissance exorbitante des eunuques. Aux VIII^e et IX^e siècles de notre ère, vers la fin de la dynastie des Thang, leur insolence et leur richesse soulevèrent même des révoltes populaires sur plusieurs points de l'empire. Aujourd'hui leur influence politique est presque nulle. Mais leur cupidité n'a pas diminué. Chargés en vertu de leurs fonctions, d'opérer tous les achats pour le compte de la Cour, ils ne cherchent qu'à s'enrichir. La plupart, devenus vieux, quittent le service du palais, prennent femme à leur tour et vivent grassement en fonctionnaires retraités. Dans un des quartiers les plus calmes du nord-ouest de la ville, un beau parc leur a été attribué comme cimetière : ils y jouissent en paix d'un repos qu'ils n'ont pas mérité.

Dans la partie orientale de la « Ville interdite », la dernière qui nous reste à décrire, on trouve les écuries et les remises des équipages de la Cour, les magasins à vivre, l'arsenal, la réserve des vêtements impériaux, l'office des substances médicinales et des parfums, un hippodrome où l'Empereur s'exerce, selon les rites, à l'équitation et au tir de l'arc, enfin la célèbre Bibliothèque du palais.

Ce dernier bâtiment, que l'on reconnaît du dehors aux tuiles vert sombre de la toiture, renferme un dépôt infiniment précieux, malgré les dévastations que l'incendie et le vol y ont plusieurs fois opérées. On sait le culte que les Chinois ont professé de tout temps pour l'histoire. A la différence de l'Inde, qui jugea toujours que, le rêve seul étant vrai, le réel ne vaut pas la peine d'être constaté, la Chine éprouva, dès l'origine, le besoin de transmettre à l'ave-